
RAPHAËLLE ZIADÉ

« L'ART CHRÉTIEN N'APPARAÎT PAS *EX NIHILO* »

D'abord interdites, puis affirmées, les images du Christ ont joué un rôle majeur dans l'affirmation du christianisme. Raphaëlle Ziadé, spécialiste du christianisme oriental, explore pour *La Vie* l'histoire de cette iconographie.

Docteure en histoire des religions et conservatrice des collections byzantines du Petit Palais à Paris, Raphaëlle Ziadé revient sur les débuts des représentations religieuses dans la chrétienté : des images d'abord non autorisées puis encouragées, avant d'être combattues et enfin légitimées. Une iconographie à la fois enracinée dans la tradition et ouverte à l'innovation.

LA VIE. Comment Jésus est-il représenté dans l'Église primitive ?

RAPHAËLLE ZIADÉ. Il ne l'est pas ! Le christianisme des deux premiers siècles est une religion sans image figurée du Christ. C'est du moins la vision que l'on en a aujourd'hui, qu'une découverte archéologique pourrait un jour, qui sait ?, modifier. Les historiens avancent plusieurs raisons à cette absence de représentation. D'abord, même si saint Paul ouvre le christianisme aux Gentils, les premiers chrétiens sont juifs et, à ce titre, ils héritent du deuxième commandement du Décalogue : « *Tu ne feras aucune idole, aucune image de ce qui est là-haut dans les cieux, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux par-dessous la terre* » (Exode 20, 4 ; Deutéronome 5, 8). Ce thème traverse l'Ancien Testament à tel point que voir Dieu ce serait mourir. À Moïse qui lui demande de pouvoir contempler sa gloire, Yahvé répond ainsi : « *Tu ne pourras pas voir mon visage, car un être humain ne peut pas me voir et rester en vie* » (Exode 33, 20). Même lorsqu'il bénéficie d'une théophanie sur le Sinaï, Moïse ne peut pas regarder Dieu face à face. Il ne le voit pas sous la forme d'un visage, mais d'une présence, d'une lumière.

Raphaëlle Ziadé
au Petit Palais,
à Paris (VIII^e).



MANON RIF-SBRUGNÈRE POUR LA VIE

D'où vient cet interdit de l'image ?

R.Z. Il est lié au monothéisme et à la crainte de l'idolâtrie. Israël est entouré de religions sémitiques qui représentent plusieurs divinités sous des formes matérielles (des statues cultuelles dans les temples par exemple). Si, à l'origine, Yahvé est un dieu parmi les autres dieux de la région, à partir de l'Exil, le judaïsme le concevra comme le seul Dieu, l'unique. Et, pour le distinguer nettement des autres, une des caractéristiques sera de ne pas le représenter. D'autant plus qu'il est transcendant, et, de ce fait, il échappe à l'imaginaire humain. On ne peut pas le circonscrire. Pour les premières communautés chrétiennes, l'interdit du Décalogue continue à faire sens : ne pas représenter Jésus est une manière de se démarquer du paganisme. En outre, ce sont des petites communautés qui se cachent, qui se font discrètes à cause des persécutions. Toutefois, les disciples du Christ se reconnaissent entre eux grâce à des symboles, des signes comme la croix, l'ancre, le poisson surtout, dont le nom en grec, *ichthus*, correspond à l'acronyme de « Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur ». On a retrouvé ces signes, datés des II^e et III^e siècles, sur des mosaïques de sol dans des maisons privées (il n'existait pas encore d'églises) ou sur des bijoux que certains chrétiens initiés portaient, mais sans ostentation.

À quelle époque est-on passé des symboles aux images ?

R.Z. Nous disposons de deux grands témoignages des premières images chrétiennes. D'abord, les peintures murales des catacombes romaines du III^e siècle, objet de fouilles à partir du XVIII^e siècle. Ce répertoire funéraire n'est pas spécifiquement centré sur Jésus-Christ, mais sur des scènes bibliques qui sont porteuses d'espérance en la Résurrection. Elles sont puisées soit dans l'Ancien Testament, comme Jonas recraché par le poisson après y être resté pendant trois jours. Soit du Nouveau Testament, comme Jésus guérissant le paralytique. Le Christ y est donc représenté effectuant des miracles, en thaumaturge.

Les premiers artistes chrétiens réinvestissent également une image héritée du paganisme, qui annonce le repos des âmes des défunts dans une métaphore bucolique. Il s'agit du berger « criophore », portant un brebis sur les épaules. Les chrétiens y voient une figure de Jésus, Bon Pasteur.

Quid de l'interdit du Décalogue ?

R.Z. Il n'existe plus, pour ainsi dire ! Dans l'Antiquité tardive, la place de l'image est peu débattue par les Pères de l'Église. Elle est secondaire par rapport



Fragment d'une peinture murale de la « maison-église » à Doura-Europos, en Syrie, datée de 232, montrant Jésus sauvant Pierre de la noyade.

YALE-FRENCHEXCAVATIONS AT DOURA-EUROPOS

aux discussions christologiques et trinitaires sur lesquelles se concentrent les conciles dans leur combat contre les hérésies.

Existe-t-il l'équivalent des catacombes romaines en Orient ?

R.Z. Oui, à Doura-Europos, la cité antique sur les rives syriennes de l'Euphrate, découverte en 1920. Les fouilles ont mis au jour les vestiges de plusieurs lieux de culte des II^e et III^e siècles : des temples païens, une synagogue et une *domus ecclesiae*. Tous ces édifices sont ornés de peintures murales, y compris la synagogue, ce qui atteste d'une évolution majeure et générale dans l'Empire romain. Dans la « maison d'église », une demeure privée où la petite communauté chrétienne se réunissait, les archéologues ont découvert une pièce aménagée en baptistère. Une série de peintures murales, datées de 232, se déploie sur les murs, représentant notamment Jésus en Bon Pasteur et en thaumaturge, guérissant le paralytique et sauvant Pierre de la noyade. C'est une personne agissante. On le reconnaît davantage par son action que par ses traits, qui sont extrêmement simplifiés, schématiques, presque enfantins. Il n'a même pas d'auréole ! Quand on compare l'iconographie du baptistère à celle de la synagogue, il apparaît clairement que les chrétiens, contrairement aux juifs, ne comptaient pas encore de véritables artistes.

Quelle est alors la fonction de l'image ?

R.Z. Dans les catacombes romaines comme à Doura-Europos, l'image a une portée catéchétique et théologique. Elle illustre au moyen de scènes narratives l'enseignement délivré aux fidèles. Le rôle →

« Le rôle pédagogique des images sera régulièrement réaffirmé en Occident, rôle assez éloigné du culte dont elles feront ensuite l'objet en Orient. »

pédagogique des images sera régulièrement réaffirmé en Occident, rôle assez éloigné du culte dont elles feront ensuite l'objet en Orient. C'est dans cette partie ou moins grande sacralisation de l'image religieuse que se logent les possibilités de renouvellement stylistique des images au cours des siècles, caractéristique de l'art chrétien occidental.

Quel est le point de bascule ?

R.Z. Tout change sous l'empereur Constantin qui décrète la Paix de l'Église, en 313, par son édit de tolérance. Le christianisme sort de sa semi-clandestinité et devient la religion de l'Empire romain d'Orient dont la capitale a été déplacée de Rome à Byzance, rebaptisée Constantinople. Constantin donne le coup d'envoi des constructions d'édifices religieux, en commençant sur les lieux mêmes de la vie du Christ où il se rend pour les retrouver et les magnifier en y faisant ériger des basiliques. Il faut orner ces nouveaux lieux de pèlerinage, les décorer de fresques, de chapiteaux, de mosaïques... L'image devient alors prépondérante dans l'univers chrétien, et cette floraison est également liée au culte des reliques des martyrs qui se développe avec la fin des persécutions. Au milieu de toutes ces images, il y a celle du Christ dont on fait dès lors le portrait.

Les églises bâties en Terre sainte à partir du règne de Constantin jouent-elles ainsi un rôle majeur dans le développement des images religieuses ?

R.Z. En effet. Il est probable que certaines fresques ou mosaïques exécutées pour le Saint-Sépulcre et le cenacle à Jérusalem ou pour la basilique de la Nativité à Bethléem aient été reproduites sur des objets plus petits que les pèlerins achetaient et rapportaient chez eux. Ces objets-souvenirs de pèlerinage véhiculent dans tout l'Empire les images élaborées en Palestine, reproduites ensuite dans d'autres techniques. Les musées du Vatican conservent ainsi un très beau reliquaire en bois peint du VI^e siècle dont le couvercle est orné à l'intérieur de scènes de la vie du Christ. Ce reliquaire est certainement inspiré des peintures murales des lieux saints et a contribué à leur propagation puisqu'on les retrouve dans des manuscrits ou sur les premières icônes.

Le Nouveau Testament ne donnant aucune description physique de Jésus, sur quoi se fondent les artistes pour le représenter ?

R.Z. Ils le cherchent dans le répertoire existant. L'art chrétien, en effet, n'apparaît pas *ex nihilo* : il se fonde sur son environnement pour lui redonner un sens nouveau. Au IV^e siècle, on assiste à une réponse artistique qui est encore polymorphe. Le Christ est soit jeune et imberbe, soit barbu avec des cheveux longs et bruns. Les artistes s'inspirent de différents modèles : le philosophe antique avec sa chevelure désordonnée, Hélios avec des rayons qui sortent de



Une représentation de la fête du Triomphe de l'orthodoxie, du XIV^e siècle. En instituant cette fête en 843, l'impératrice Théodora rétablit le culte des images.

sa tête ou encore Jupiter avec ses attributs. Un point commun malgré tout : le Christ est toujours en majesté, dans sa gloire, souvent en trône.

Quand les icônes apparaissent-elles ?

R.Z. Si l'on place sous ce nom des peintures sur bois, mobiles, peintes *a tempera*, le plus souvent à fond d'or, qui représentent le Christ, la Vierge ou les saints, alors les plus anciennes icônes connues remontent au VI^e siècle. Peut-être y en a-t-il eu avant, comme le laissent deviner des mentions de certains Pères de l'Église, mais nous n'en avons pas encore retrouvé. L'icône est vraiment un art de l'Empire romain d'Orient, né à Constantinople et dans d'autres grands centres artistiques comme Antioche ou Alexandrie. Cet art offre des points communs avec d'autres portraits sur bois de l'Antiquité gréco-romaine : les portraits funéraires égyptiens datés du I^{er} au IV^e siècles, dits « portraits du Fayoum », les portraits officiels des empereurs romains, ou encore les petits panneaux peints de divinités déposés en ex-voto dans les temples. Rome s'avère être un conservatoire de ces icônes anciennes, qu'on appelle « pré-iconoclastiques », c'est-à-dire d'icônes peintes avant la crise iconoclaste. Elles ont pu leur être envoyées depuis Constantinople. Le monastère Sainte-Catherine du Sinaï, en Égypte, est un autre conservatoire important

de ces premières icônes du christianisme. Il abrite notamment la fameuse icône du *Christ pantocrator* du VI^e siècle, probablement offerte par l'empereur Justinien lorsqu'il a fondé ce monastère.

N'est-ce pas ce modèle que l'on retrouve dans tout l'art byzantin ?

R.Z. En effet, à partir du VI^e siècle, l'icône du Pantocrator du Sinaï s'impose comme le portrait « officiel » du Christ, qui sera reproduit de siècle en siècle. C'est un Christ à la barbe soignée, aux cheveux bruns, séparés en deux sur la tête, avec une légère dissymétrie au niveau des yeux. Il est très majestueux, dans la force de l'âge, digne et puissant. On le retrouve, par exemple, dans l'*icône du Christ et de l'abbé Ména*, une œuvre copte datant du VI^e siècle, conservée au musée du Louvre, ou dans les mosaïques d'absides du monastère d'Hosios Loukas en Grèce et de la basilique Sainte-Sophie à Istanbul. Ces traits spécifiques, sélectionnés par la tradition, ne sont toutefois pas figés. Des variantes apparaissent à l'époque médiévale et au-delà, dans le monde slave notamment.

Comment la divinité du Christ est-elle suggérée ?

R.Z. Jésus est à la fois vrai homme et vrai Dieu : ces deux dimensions apparaissent dans l'Incarnation dont veut rendre compte son portrait. C'est bien l'homme qui est représenté, celui qui a vécu et tel que la tradition pense qu'il était physiquement. En même temps, sa divinité est signalée. Dans le Christ pantocrator du Sinaï, elle l'est par des attributs, c'est-à-dire des éléments qui viennent ajouter du sens. Son manteau de pourpre par exemple, qui renvoie à la pourpre impériale, symbole de toute-puissance. Ou le livre épais qu'il tient dans ses mains, qui est gemmé, orné de perles. C'est le livre des Écritures que Jésus, le Verbe présent au commencement et jusqu'à la fin des temps, a accomplies.

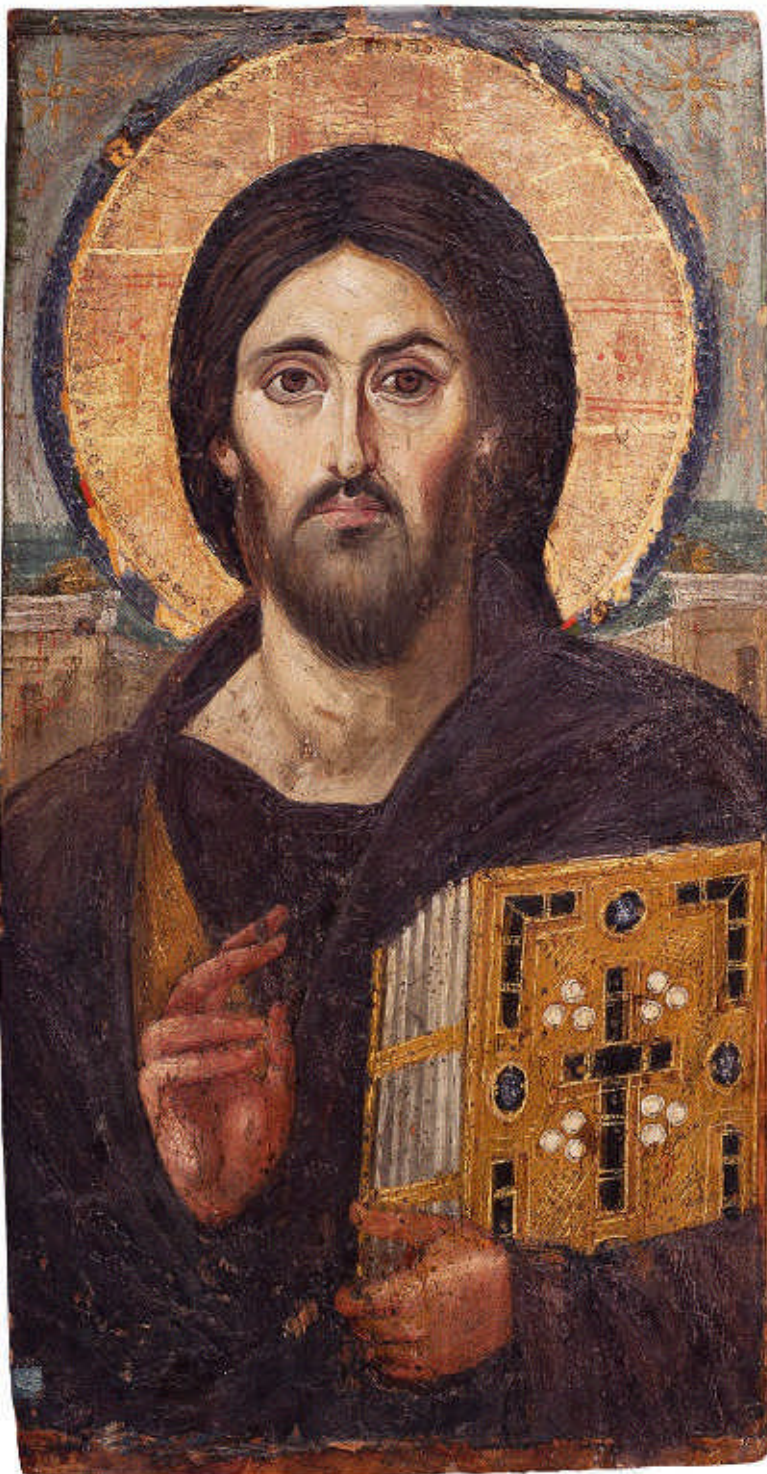
A-t-on hésité à représenter le Fils de Dieu crucifié ?

R.Z. Nous avons des bibles illustrées avec toutes les scènes de la vie du Christ, y compris la Crucifixion, à partir du VI^e siècle. Sur ces premières représentations orientales, le Crucifié est habillé. Ses yeux ne sont pas fermés, les artistes ayant des réticences à le montrer mort. L'Occident creusera l'écart au cours des siècles en le représentant progressivement nu et souffrant, de manière réaliste, voire doloriste.

En quoi l'icône se distingue-t-elle des autres images religieuses ?

R.Z. Le statut de l'icône en tant qu'objet de culte est théorisé pendant la crise iconoclaste. Il faut en effet penser une théologie spécifique pour répondre à la destruction des images saintes et des reliques, ordonnée par les empereurs de Byzance à partir de 726. Jean Damascène est le premier théologien →

Au VI^e siècle, le Christ Pantocrator (ici, icône du Sinaï, peinture à l'encaustique sur bois) s'impose comme le portrait « officiel » du Christ.





La salle des icônes du Petit Palais réunit la plus importante collection de France de ces peintures sur bois.

à développer une véritable théologie de l'image, qu'il légitime sur la base de l'Incarnation. Le Christ a vécu parmi les hommes : on ne l'a donc pas seulement entendu, on l'a aussi vu. Son image sanctifie les fidèles tout autant que sa parole. L'icône est le lieu d'une révélation, d'une rencontre, d'un contact avec l'invisible. Elle provoque un face-à-face avec le Christ (ou la Vierge ou les saints) qui est figuré et qu'elle rend présent dans la prière. C'est ce lien entre l'image et ce qu'elle représente établi par les « iconodoules » (serviteurs d'images) que les iconoclastes (briseurs d'images) veulent couper.

Les raisons de la crise iconoclaste ne sont donc pas politiques, comme on l'avance souvent.

R.Z. Cette crise qui dure 130 ans est très complexe. Il y a sans doute de la part des empereurs une volonté de rééquilibrage du politique par rapport au religieux. Les monastères sont en effet souvent prospères et puissants car ils attirent de nombreux pèlerins. Or, les images jouent un grand rôle dans cette piété populaire. Mais cette vision-là ne doit pas faire oublier les raisons théologiques qui animent les iconoclastes. Le problème, c'est qu'on ne connaît pas bien leur théologie puisque leurs textes ont été effacés par ceux qui ont gagné, les « iconodoules ». On peut toutefois la reconstituer en creux : les iconoclastes ne sont pas opposés à l'image en tant que telle, mais à leur culte, allant jusqu'à dire que la seule présence du Christ, c'est l'eucharistie. Loin d'être de violents barbares, ils sont mus par un refus sincère de l'idolâtrie. Selon eux, l'image est uniquement de la matière. On peut également noter que l'iconoclaste byzantin se met en place au moment où l'islam, qui prohibe les images représentées, s'impose dans la région. Il y aurait, à cette époque, comme un courant de pensée dans l'est de la région méditerranéenne qui serait hostile aux images.



L'Art des chrétiens d'Orient. De l'Euphrate au Nil, de Raphaëlle Ziadé, Citadelles et Mazenod, 2022.

La salle dédiée aux icônes et à l'Orient chrétien au Petit Palais, à Paris (VIII^e).

La querelle iconoclaste ne gagne-t-elle pas l'Occident ?

R.Z. Les papes manifestent très rapidement leur attachement à la préservation des images. Ils ne comprennent pas ces débats byzantins, et cette incompréhension creuse le fossé entre Rome et Constantinople. Fossé qui débouchera plus tard, en 1054, sur le grand schisme. Deux légats du pape participent malgré tout au concile de Nicée II, convoqué en 787 par l'impératrice Irène. Ce concile affirme la légitimité de la représentation du Christ, de la Vierge et des saints. Il reprend la théologie de Jean Damascène en insistant notamment sur le fait que l'image n'est pas l'objet d'un culte d'adoration, réservé à Dieu seul, mais de vénération, qui ne s'adresse pas à l'image elle-même mais au prototype auquel elle renvoie. On se prosterne devant les images, geste appelé *proskynèse* (qui signifie « qui envoie un baiser vers », ndlr).

En écartant ainsi tout soupçon d'idolâtrie, le concile de Nicée II ne parvient pourtant pas à mettre un terme à la crise.

R.Z. Effectivement, la crise reprend avec l'arrivée de nouveaux empereurs iconoclastes, dont Léon V l'Arménien. Le rétablissement définitif du culte des images n'a lieu qu'en 843, lorsque l'impératrice Théodora institue solennellement une fête qui les légitime : la fête du Triomphe de l'orthodoxie, aujourd'hui encore célébrée. Dès lors, le culte de l'icône devient consubstantiel de l'orthodoxie. Il en est l'un des éléments les plus visibles et accessibles, à tel point que les autres confessions chrétiennes, à l'heure actuelle, sont tentées par une adoption de ces images aux racines si anciennes. Ainsi nombreuses sont les églises en France qui multiplient la présence d'icônes sur leurs murs. ●

INTERVIEW ALEXIA VIDOT →